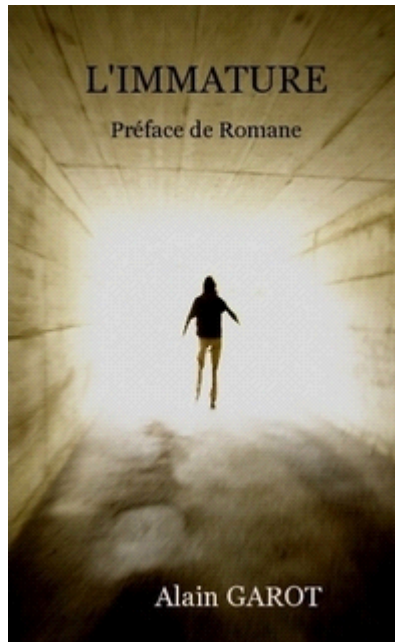


# L'IMMATURE

Préface de Romane



Alain GAROT



L'IMMATURE

Alain GAROT

## **Catégorie : Biographies / Témoignages**

Une famille pauvre. Une maman handicapée physique, remariée à un homme qui ne l'aime pas. Un fils à la guerre. Un autre, immature. C'est ce dernier qui s'exprime ici. Il a dix sept ans, il souffre, il le dit à sa manière : simplement, sans fioriture, avec son coeur. Texte aéré, facile à lire. Et par tous.

Editions : In Libro Veritas

## PREFACE

*Je savais bien qu'il me faudrait être tranquille pour lire ce livre. J'ai choisi le coeur d'une nuit, j'ai bien fait. Cela m'a permis de lire en laissant venir les émotions. Puissantes et nombreuses, à s'en laisser submerger.*

*Ce petit livre d'à peine cent pages est un condensé de pas de chance, d'un engrenage fait de concours de circonstances, de mochetés et de ratages de vie, jusqu'à frôler la folie...*

*En même temps, au fond de cette accumulation de détresses, l'Amour, flamboyant, désespéré, inébranlable jusque dans ses propres ruines, vous savez... comme cette herbe qu'on dit mauvaise qui s'acharne à vouloir percer et pousser sous la canicule, dans les rocailles, dans le sable, n'importe où tant que le ciel est au-dessus de sa tête...*

*J'ai trouvé un appel à la compassion, l'urgence de ne plus regarder avec les yeux, mais plutôt avec le coeur, l'importance des mots qu'on n'a pas dits, qu'il n'est pas trop tard de dire...*

*J'ai trouvé des FRERES humains.*

*Et pour la millième fois, je me suis dit qu'Alain est une âme belle et généreuse. Merci à lui pour ce partage bien au-delà de l'encre.*

*Romane*

**Romane est l'auteur du livre :**

**« *Les petits mots* »**

## L'ADIEU

Ma mère dort, couchée contre le mur. La lumière est allumée, Vautrin n'est pas encore rentré.

Il est minuit. J'ai mal.

Cela m'a pris sur la route. Non pas de la fatigue, autre chose... Comme une angoisse, un tiraillement en profondeur.

Même quand j'ai refermé la porte derrière moi, maman n'a pas bougé. Le drap rabattu sur son visage, elle dort d'un sommeil lourd.

Chez nous, c'est le « tout en un » des maisons d'autrefois : cuisine, salle à manger, salle de bains.

Ni radio, ni télévision. Une pièce, unique et bien remplie, avec un grand lit à baldaquin poussiéreux : le lit de ma mère qui est aussi celui de Vautrin.

Mais Vautrin découche, du fait que ma mère n'est pas comme une autre. Elle lui fait seulement à manger.

Ma chambre est en haut, contiguë au grenier. Pour aller me coucher, il faut d'abord que je passe par l'écurie et que j'enjambe une partie du tas de bois et la carcasse du « clou Vautrin ».

Là, dans une sorte de cagibi noir, je dois encore chercher à tâtons la montée d'escalier.

J'ai posé mon livre de Rimbaud sur le buffet : pauvre buffet, lui aussi, et qui sent la pisse de matous dès qu'on se baisse un peu.

Car maman a six chats.

Deux d'entre eux dorment sur elle.

L'autre matin, avant de partir au bahut, figurez-vous que j'ai déjeuné, sans le savoir, avec le cadavre, à-demi décomposé, d'un gros rat sur la table. J'ai crié, j'ai rouspété. Maman a encore pleuré. Mais j'aurais dû me taire : elle n'y était pour rien.

Une braise saute par la grille de la cuisinière, trouant le tapis de sol à plusieurs endroits.

Le feu ronronne ; sa flamme danse sur le bois du lit.

Dans la bouilloire, l'eau bout.

“ Bout et rabout ”, comme dirait ma mère. C'est qu'il ne doit plus y avoir d'eau dedans. Tant pis, je n'en remettrai pas. Si Vautrin veut du café tout à

l'heure, il n'aura qu'à s'en faire ; moi je serai loin.  
Loin et heureux.

Oh ! Ne croyez pas qu'on soit mal chez nous. Vivre ici, malgré les pisses de chats, c'est presque un rêve ; mais un rêve duquel, hélas ! il faut sortir.

Sortir et avoir mal. Et peur.

Tout me fait peur ! La vie... devant moi, demain... toujours...

Comme je souffre !

Je souffre pour moi, bien sûr.

Mais aussi pour maman qui a une drôle de tête, pour mon vrai papa qui est dans la terre, et pour Freddy qui se bat en Algérie.

C'est fou, la guerre, surtout quand on ne se veut aucun mal.

Je le dis souvent : si j'avais été à la place de Freddy, je me serais laissé massacrer sur place, mais je n'aurais jamais accepté de partir.

Est-ce qu'on m'a cherché ce soir ?

Le surveillant général a-t-il lancé, comme il sait si bien le faire, les flics à mes trousses ?

De toute façon, je m'en moque éperdument. S'ils arrivent, il sera trop tard.

Je sors. La nuit est absolue. Aucun bruit, sinon celui du grand bourdonnement de mes idées. Noires toutes.

Je cours. Je m'arrête. Je respire.

Vais-je vraiment mourir ?

Et qu'est-ce donc que la mort ? N'y aura-t-il plus rien après ?

Et voici que j'ai encore peur de ce «plus rien».

Quand donc n'aurai-je plus peur ?

Je reprends ma course à travers champs et je pense. Dans le dérèglement de mes sens, je pense à la sélection naturelle qui s'opère dans le monde animal, et que je préfère cent fois à la sélection artificielle, arbitraire de l'homme.

De l'homme ravageur.

De l'homme qui tue... Même l'Amour, le Vrai.

De l'homme qui joue, comme un gosse, à se fabriquer des hochets. Peu importe la couleur du joujou : rouge, blanc, bleu...

teinté ou non d'éternité.

De l'homme qui s'oublie. Vit à la carte. Chacun sa vie : toi c'est le travail, toi c'est l'amour, toi c'est la bouffe...

Moi j'en ai marre !

Marre de voir qu'on s'ignore les uns les autres...

Parce que cela existe un homme, un homme libre. Vraiment libre. Qui ne soit pas une chose, un objet. Une consommation.

Un consommateur de consommations.

J'en ai marre parce que nos grands pères se sont battus pour rien en quatorze et que, nous autres, nous finirons aussi pour rien sur d'autres champs de bataille.

Comme mon père ; le vrai.

Et, pour une fois, je suis tout à fait d'accord avec toi, Bernanos le catholique, quand, nous traitant d'imbéciles, tu nous dis que nous « *revalorisons le franc avec notre sang* ».

Mais il faudrait s'arrêter un peu pour le comprendre. Oser regarder le ciel, témoin impassible de nos suffisances. Troquer l'infini de ce ciel contre notre toute petitesse. Et beaucoup s'aimer... pour supporter l'évidence, et ne pas se retrancher chacun chez soi avec son petit bout de mensonge.

Oh ! Que j'ai de nostalgie d'un beau paradis initial !

Mais qu'y faire... sinon tout détruire.

Changer le cœur des hommes ? Cela est impossible : le mal est incurable !

J'aurais certes plus facile à ne rien dire, à faire comme tout le monde. M'oublier et me faire oublier. Ne pas penser - surtout pas - et m'abrutir, me matérialiser.

Tisser de beaux romans ou bien les vivre.

Nourrir de beaux rêves.

Poétiser.

Croire. Est-ce pensable ?

Tout me semble vain.

Le corbillard passera toujours derrière nous ; et nous irons tous, un jour ou l'autre, les pieds devant.

Oui Messieurs les endormis, Messieurs les rêveurs solitaires...

Parce qu'il y aura toujours plus de folie, plus d'affolement meurtrier... et donc plus de raisons pour mourir.

Moi, maintenant, je cours.

Ce sera ma dernière promenade. Mon adieu au monde.

Comme la nuit est belle tout à coup !

Seule la nuit a de l'importance, puisque le jour se lève sur le mensonge.



## REMONTER LE TEMPS

En vérité, tout commence le samedi dix mars à quatre heures de l'après-midi ; il y a donc tout juste un mois. C'est curieux comme notre destin se joue sur si peu de temps.

Robert est venu me chercher. Il venait souvent, même s'il ne m'apprécie qu'à moitié. On dirait que ça l'embête de me voir à la grande école tandis que lui, il casse des cailloux.

Il est arrivé alors que je séchais sur mes devoirs de philo.

Philo. Beau mot, pas vrai ? Nos braves philosophes...

Rousseau, avec son « Origine de l'inégalité parmi les hommes »... Et Pascal, avec son célèbre "Pari pour croire". Lui, il m'énerve. Je n'arrive pas à imaginer qu'on puisse lancer de pareilles vanes. Car après avoir fabriqué sa machine à calculer, figurez-vous qu'il s'est bel et bien construit un taxi pour le paradis... Rien de moins !

Je n'aime pas ceux qui mordent à tous les râteliers.

Si je suis bavard !

L'histoire, nom d'un chien ! Et qu'on en finisse.

Je vous entends d'ici, vous les cœurs tendres, prêts à battre sur commande.

Un début palpitant.

Un développement pathétique.

Une fin...

Une de ces fins - comme dans un film - qui ne vous laisse pas sur votre soif. Ne faut-il pas que vous en ayez pour votre argent ?

Or moi, précisément, le cinéma n'est pas mon fort. Je préfère, et de beaucoup, les coulisses à la scène du mensonge déguisé. Mais je sais... je vais sans doute un peu loin, pardonnez-moi.

Revenons à Robert. Il m'avait demandé de venir boire un coup au café. C'est souvent ce que l'on a de mieux à faire quand on se rencontre ; car nous avons tellement peu de points communs.

Moi, si j'ai bien le frère Rousseau de temps en temps pour me passer le temps, lui le Robert, qu'est-ce qu'il a ? À part son petit « canon », ses quelques histoires cochonnes... Rien ! Mais alors ce qui s'appelle rien. Soupçonne-t-il seulement qu'il puisse y avoir autre chose que ses pensées obscènes, ses velléités d'amour charnel ?

*« Chez ces gens-là, dit Brel dans sa chanson, on ne pense pas Monsieur, on*

*ne pense pas... »*

Boire un coup, moi j'aime bien aussi. Cela décontracte quand on a peur du lendemain.

Maman, elle, m'a regardé. Et j'ai compris ce qu'elle voulait me dire : nous avons tellement peu d'argent ! Que voulez-vous, nos ancêtres n'ont pas dû trop y croire. Certains ne sont-ils pas faits pour dépenser et d'autres pour amasser ? L'avarice, pour moi, n'est pas toujours ce que l'on pense. Il n'y a pas que ceux qui thésaurisent. Il y a surtout ceux qui ne dépensent pas. Avides de tout : d'idées, de sentiments...

Et qui ne changeront jamais, réglés qu'ils sont comme du papier à musique. Vous les prenez à trente, quarante ou même soixante ans, seule la marmite est un peu bosselée, l'intérieur reste intact ; un peu puant, mais c'est tout.

— Je n'ai guère envie de venir avec toi, ai-je dit à Robert.

Ce n'était pas tout à fait vrai.

Je dis souvent « non » alors que je pense « oui ». Oui comme disent les filles faciles, que j'aime bien du reste ; non pas à cause de leurs fesses, aussi propres que celles de bien d'autres, mais précisément parce qu'en général elles ne sont pas avares.

Alors, de telle façon que ma mère ne pût rien entendre, le grand Robert m'a chuchoté à l'oreille :

— La Linelle est en vacances chez les Vanot. Si tu voyais la poulette !

— Ah ! ai-je fait, vu que je la connaissais déjà.

Son prénom, c'est Solange. Elle vient de Paris où, à ce qu'il paraît, les filles sont plus abordables qu'ici.

— Une de ces « pépées » a-t-il insisté ... avec une paire de f....

Je l'ai bien vu, le Robert.

Il a observé ma mère, pauvre mère avec sa figure de travers. Par pudeur, il gardait le silence quand j'ai crié bien fort :

— Paire de fesses !

Elle n'a pas rougi, maman. Oh non ! Parce que ce n'est pas à cause d'une bouche de travers qu'on ne connaît pas la vie. Et celle-là, précisément, la plus ordinaire de toutes les vies, maman sait trop ce qu'elle est : elle nous a eus pour sa peine.

Les fesses de Solange, moi je m'en fiche. Mon corps n'est pas prêt pour ça. Et puis, c'est risible bien sûr, mais je respecte les filles, tant pis si je suis rétro.

Robert : 1 m 83. Grand comme mon ex-père.

Avec des biceps d'Apollon, des yeux qui vous fouillent les filles jusqu'en leurs dessous. Fossoyeur occasionnel, il aime à raconter ses exploits mortuaires. Alors, il faut le voir, on dirait qu'il en jouit ...

Tenez, l'an dernier, avec son père ils ont déterré le corps de la mère Matthieu pour le remettre dans un grand sac. Malgré les nombreuses années passées sous terre, le cadavre était intact. Il a fallu... dois-je le dire ? C'est courant, d'après lui.

Le père et le fils se sont mis de part et d'autre du cadavre. Ils ont pris chacun l'un des membres et ont tiré fort.

« *Ça résistait* », disait Robert en pinçant les lèvres. J'aurais voulu, de grâce, l'arrêter ; mais ce n'était pas tout. Ils ont tiré, tiré, tant et si bien que ça a fini par craquer.

« *Ah ! J'en ai eu plein moi, vingt dieux !* » conclut-il avec un regard malicieux.

Oui, vingt dieux ! Pourquoi donc le bon Dieu ne nous a pas faits de telle sorte qu'on grimpe aux cieus tels que nous sommes ? Ainsi n'aurais-je plus cette sensation de froid dans le dos chaque fois que je revois Robert.

En plus de cette différence anatomique entre nous, il y en a une autre : il a une paie, je n'en ai pas. Il gagne, il achète et moi je n'ai rien pour dépenser. C'est pourquoi je suis contraint de voler des sous à ma pauvre mère, tout comme autrefois, quand j'étais enfant de chœur, il m'arrivait de prélever quelques petites pièces dans les quêtes de Monsieur le curé ; tout cela pour faire des parties de baby foot.

C'est vrai, je ne crois pas en l'argent. Si j'en avais, je vous jure que je ferais des heureux partout. Maman n'a rien, absolument rien. Je l'ai toujours connue traînant la savate. Sans doute même se prive-t-elle pour moi.

Quant à Vautrin, qui n'a rien compris à rien, il chique bien, lui, ses dix litres de pinard deux fois la semaine, sans compter ses tournées aux bistrots. Cela vous coûte combien tout ça ? Mais il gagne son argent. Il le dépense. Il en a le droit. Passons.

Lorsqu'on sort, le dimanche, Robert roule sur un beau vélo neuf, mi-course avec un dérailleur ; et moi j'emprunte le clou Vautrin. Celui-ci est du reste beaucoup trop grand pour moi et lorsque je l'enfourche, j'ai les jambes coupées au bout de deux kilomètres. Pour me faire maronner, Robert me traite de « blanc-bec ».

— Toi, l'étudiant ! dit-il souvent avec mépris.

Mais s'il savait à quel point je voudrais voir le lycée à cent mille pieds sous terre ! Il ne comprendrait pas, bien sûr. Lui, comme les autres, c'est la même machine, le même sac. Il va, tête baissée ; on lui donne une pelle et il creuse. Demain ce sera peut-être un fusil et il tirera, l'imbécile ! De plus, il boit trop, maman le sait. Et je suis tellement influençable qu'elle appréhende de me voir sortir en sa compagnie.

La Linelle, je la connaissais déjà, de vue. L'an passé, pendant les grandes vacances, il m'a même semblé que je ne lui étais pas antipathique, au contraire... Alors je suis parti avec Robert : Laurel et Hardy, comme aurait dit la mère Matureau.

Nous avons traversé le pays, tourné un peu autour de la maison des Vanot, comme ça... juste pour voir si la Linelle allait sortir. Mais elle ne sortait pas ; alors nous sommes entrés dans le café d'à côté.

Trois tables. Huit à dix joueurs de cartes. Des cris, de temps en temps, et de la fumée partout, jusqu'au plafond : on joue.

Je n'aime ni jouer, ni voir jouer.

— Deux demis ! commande Robert. Puis il ajoute :

— Tu fais un baby ?

Je n'étais guère disposé, mais il était trop tard : Robert avait déjà mis sa pièce dans la fente du billard.

C'était prévisible, tout de suite je me suis mis à perdre. On perd toujours quand on n'a pas le moral : le fil de ses idées, la réussite aux examens, tout ! En vérité, je n'étais pas tellement dans le jeu. A travers le grand rideau de la vitrine, mes yeux n'en finissaient pas de chercher la Linelle.

— Alors, tu bois ta chope ! crie Robert.

Je bois.

Quel bien-être tout à coup ! Cela détend, l'alcool, je l'ai déjà dit. Une petite dose suffit, je vois tout de suite la différence. Et puis j'ai surtout moins peur. Je me sens prêt, non seulement à boire encore, mais à faire d'autres parties. Ma tête est devenue légère. Tout commence à me plaire, je veux dire les gens et les choses autour de moi. C'est normal, je le sais. La drogue a cet effet, entre autres, de rendre acceptable l'inacceptable. Et je comprends même que personne ne se drogue pour échapper à la vie du monde. Au contraire, c'est pour avoir la force de mieux s'y accrocher. Pour une fois je vois tout en rose. Pour une fois, à mes yeux, les hommes peuvent perdre leur temps sans se tromper.

— Allez, un autre demi, c'est moi qui rince !

Si je suis fier ! Pensez donc : je paie. Même si maman va devoir traîner longtemps encore ses vieilles savates, figurez-vous... je paie.

L'un des joueurs de cartes a cogné du poing sur la table. En souriant je l'ai regardé et nous nous sommes compris: lui non plus n'est pas dans son état normal.

— Atout ! lance-t-il en balançant sa carte sur le tapis.

Et moi je ris encore. Oh ! Dieu qui fit le monde si beau, les gens si gentils et la bière si bonne !

Robert me frappe l'épaule.

— La voilà !

Il l'a vue avant moi. Aussitôt, je me retourne et j'aperçois en effet la Linelle, juste devant le bistrot ; jolie brunette au physique de mannequin, avec un transistor à la main.

— Atout, bon dieu ! beugle encore un joueur.

Dieu, comme je te suis reconnaissant de m'avoir permis de vivre cette heure. Je n'ai jamais été comme cela. Je voudrais chanter avec le serveur du bistrot et sa jolie voix de Tino. Habituellement, je n'ai pourtant pas beaucoup de sympathie pour ce chanteur ; mais là, c'est autre chose. Fou ! Je suis fou.

Pascal ! Blaise... mon ami... tiens, à ta santé ! Trinque avec moi, toi et ta machine à faire des calculs ! Oublie donc toutes ces conneries. Avoue que tu as bel et bien raté le coche quand tu es tombé du fiacre et que ça t'a donné l'euphorie.

Oui, ce qu'on est fou quand on se sent bien !

Et la Linelle qui n'en finit plus de passer et repasser devant le bistrot. Pour moi... je n'en doute pas ; car c'est moi qu'elle aime, et pas le grand Robert. Oh ! Solange, comme tu es belle !

— Vas-y, dis-je à Robert.

— Vas-y toi-même, me répond-il. Il n'est pas encore éméché, alors il n'ose pas. J'ouvre la porte du café et je crie dehors :

— Coucou chérie !

Elle se retourne, fait comme si elle n'avait rien entendu. J'insiste. Alors elle éteint son poste de radio et, l'air indignée, me jette ces mots à peine dédaigneux:

— Vous ne m'avez jamais vue ?

J'ai refermé la porte et je suis allé vers elle. Je n'étais plus Dindin. Dindin le petit, la tête pointue. Je n'avais plus peur. Je me sentais beau. J'étais moi-

même et j'ai dit:

— Tu ne me reconnais pas ?

J'avais raison. Que le Robert reste derrière, qu'il me la laisse ; car Solange m'a souri. Elle a même baissé la tête comme si elle se sentait un peu gênée.

— Solange ! Tu t'appelles Solange, tu vois que j'ai une bonne mémoire ?

— Oui, dit-elle. Et toi, c'est Boris.

— Boris ? Folle ! Pas Boris, mais Maurice!

— Moi je préfère Boris. Parce que Maurice est un prénom de vieux.

— Eh bien... admettons que je m'appelle Boris. Tu viens prendre un verre avec moi ?

— Non... Si ma grand-mère me voyait, je me ferais rouspéter.

— Alors, que vas-tu faire maintenant ?

— Tu vois, je suis en vacances, je me promène...

Un silence. J'ai horreur des silences quand je suis à jeun. J'ai envie de foutre le camp n'importe où. La plupart de mes copains, eux, meublent leurs silences, tous les silences; et c'est ce que je n'ai jamais pu comprendre : moi, je ne trouve rien à dire, pas même une banalité.

Mais ce silence-là, alors, je le savourais. Parce qu'il était à moi. Et je l'ai fait durer aussi longtemps que j'ai pu. J'ai vu Solange gratter le sol du bout des pieds, et se troubler un peu. Elle avait des chaussures à talons hauts, des bas de soie noire. De belles jambes aussi ; en temps ordinaire, trop belles pour moi... Pensez donc, un Dindin peut-il faire un bon amoureux ? Certes, je sais quand même embrasser les filles sur la bouche. Je l'ai déjà pratiqué avec la voisine, un peu plus jeune que moi, derrière l'église ; sans passion il est vrai, car durant cet exercice je ne me sentais nullement à l'aise. Avec Solange j'essaierai de tenir le coup. Comme, en plus, je l'aime, cela devrait beaucoup mieux se passer. Oui, elle est vraiment chouette, ma Solange : teint mat, cheveux tirés en arrière.

— Solange !

J'ai crié son nom malgré moi. Elle m'a alors regardé avec ses beaux yeux verts.

— Boris !

Mon cœur battait violemment.

Elle a rallumé son poste de radio et tout s'est mis à chanter dehors. J'ai osé lui dire : « tu viens ? » Mais elle m'a dit qu'elle n'était autorisée à s'éloigner qu'avec sa copine. Alors j'ai réfléchi : la copine avec le grand

Robert et elle avec moi. Ensuite, il m'a fallu la convaincre et cela a pris pas mal de temps. Peu importe ! Tous quatre sommes partis à travers champs.

Quand je me suis couché, ce soir-là, j'étais tout bizarre, comme si je venais de prendre un bain glacé. Il ne fait certes pas chaud dans ma chambre, mais j'y suis habitué. Je remonte le drap jusqu'au cou, je me mets en boule comme un fœtus. L'hiver, s'il gèle, ma mère m'apporte une bouillotte ou une brique chaude. J'y colle mes pieds et je suis aux anges. Enfin, pas tout à fait quand même, puisque Freddy n'est plus là, qu'il fait la guerre. On ne peut pas être heureux sans son frère.

Il fait la guerre. Au début c'était pour rire, maintenant c'est pour tuer. Je sais ce que cela veut dire : « tuer » On arrive sur un terrain plein d'embûches, avec des palmiers, du soleil, et la mer qu'on voit au loin. Puis, tout à coup, une rafale. Qui tue. Pour toujours. Et je hurle comme cela, la nuit:

— Freddy !

Je n'aime pas les fusils. Plusieurs copains ont des carabines et tuent les moineaux. À cause de ces massacres, je me battrais avec eux. Ils me disent souvent que je suis anormal. Défendre les moineaux, voyons ! Et la virilité... Nos ancêtres n'en faisaient-ils pas autant ? Du reste, « *la femme aime le guerrier* » dit mon professeur de philosophie ; c'est-à-dire celui qui est capable de toutes les ignominies.

Je ne parviens pas à dormir. Je repense à Solange. Je sens encore son parfum. J'entends sa respiration saccadée quand elle m'a embrassé. Et je songe à autre chose encore... Que voulez-vous, je suis comme ça, il faut toujours que je pense. Une obsession ! Je me vois déjà la retrouver samedi soir. Comme toutes les fois que j'ai un amour, je me dis que c'est le bon, qu'il finira par un mariage. Alors une pensée vient me torturer : vais-je oser présenter Solange à ma mère ? Ma pauvre mère avec sa figure de travers. Si Solange, après, ne m'aimait plus ! On ne sait jamais avec les filles.

Je me revois, allongé sur le sol, et Solange qui me regarde. Un sentiment d'inquiétude m'envahit soudain. Mon front... mon front trop grand, l'a-t-elle remarqué ? J'essaie d'imaginer... Lorsqu'on s'est embrassé sur la bouche, s'est-elle rendu compte que j'avais la tête pointue ?

Et mon nez ? Ah ! Il y a encore ce nez...

Et je pleure sur mon lit car j'ai peur de la perdre. Entre deux sanglots je soupire :

— Solange, aies pitié de moi !  
Solange. Mon petit amour d'immature.

## LE BAL

Le samedi, comme grand-mère Vanot a bien voulu laisser sortir sa petite fille, j'ai revu Solange pour le bal des parents d'élèves du lycée.

Elle est montée près de moi, sur le cadre du « clou Vautrin ». Mais comme je peinais lamentablement, c'est Robert qui l'a prise à son tour. J'étais un peu jaloux, j'avais peur qu'il me la « chauffe ». En principe, il a d'autres chats à fouetter, mais sait-on jamais avec lui.

Les dix kilomètres passent vite ; puis, dans la nuit, se détachent les premières lumières de la ville.

Solange a voulu marcher : elle avait sûrement un peu honte de sa monture. Quant à nous, nous sommes partis loin devant et nous avons garé nos trottinettes dans un coin sombre. Robert a mis son antivol et moi je n'ai rien mis du tout parce que le clou Vautrin ne vaut plus un sou. Puis nous sommes revenus sur la place où, déjà, Solange faisait connaissance avec d'autres garçons.

Si j'étais angoissé !

À part celui de la fête patronale de Busigny, c'était mon premier bal, ma première sortie nocturne.

Tout en grimpant les marches du grand escalier qui conduit à la salle des fêtes, Solange accompagnait déjà l'orchestre de sa plus belle voix.

— Ce sont les « Folsingers », me dit-elle. Ils jouent bien, tu vas voir.

Je ne lui ai rien répondu ; mais moi j'aime mieux l'orchestre de Busigny avec son accordéon. Là, au moins, même sans cavalière, on s'amuse.

Soudain une pensée me vient, comme un cheveu sur la soupe : ma tête pointue, est-ce qu'on va la voir quand je pénétrerai dans la salle ? Maman a beau me répéter souvent que ce serait bien pire encore si j'avais sa tête à elle, je n'arrive pas à me débarrasser de ce complexe. Du reste, ma mère sait-elle ce que c'est qu'un bal ? Y a-t-elle même seulement déjà mis les pieds ?

L'orchestre est tout près maintenant ; et Solange s'agite de plus en plus.

— « *Retiens la nuit, pour nous deux jusqu'à la fin du monde. Retiens la nuit...* »

Elle chante, Solange. Ma Solange que je tenais si bien serrée dans mes bras l'autre jour.

Arrive la dernière marche de cet escalier qui n'en finit plus. Et la gifle

soudaine d'une musique trop forte et d'un jeu de lumières qui vous agresse sauvagement.

Je tremble. J'ai peur.

— Solange ? Où es-tu donc ? Attends-moi !

Solange paie sa place. Le guichetier, joli garçon, lui fait les yeux doux et cela ne semble nullement lui déplaire. Un peu plus tard je la vois encore chahuter avec une bande de gars quelque peu excités. Juste le temps de lui crier encore une fois : Solange ! Puis ce fut le bruit, la bousculade ; et je me retrouve à mon tour au guichet.

— Quel âge ?

— Dix-sept ans.

— Tiens donc, montre un peu ta carte d'identité !

Sur le coup, je n'ai pas compris. Je me souvenais que Solange, elle, n'avait pas eu besoin de présenter la sienne. Alors j'ai risqué :

— Pourquoi dois-je vous montrer ma carte d'identité ?

Le gars pointe du doigt la pancarte suspendue au mur : «INTERDIT AUX MOINS DE SEIZE ANS»

On me pousse dans le dos. J'ai honte. Solange, qui finalement a décidé de m'attendre un peu plus loin, semble aussi gênée que moi.

La place coûte deux francs et je n'ai pas d'autre choix que de piocher dans l'enveloppe contenant l'argent de la cantine de la semaine.

Le couloir maintenant. Un semblant de soulagement. Puis la musique qui reprend dans un immense nuage de fumée. Pire encore : le bruit sourd d'une basse trop forte qui fait vibrer les murs.

Solange s'est frayée un passage jusqu'à la piste de danse. Robert est là, lui aussi : Twist and twist !

La lumière des projecteurs me fait mal aux yeux. Dans ce monde de fous, j'ai comme la nausée. Pourtant, tout près de moi, un gars semble ravi.

— C'est psychédélique ! lance-t-il.

Encore un mot nouveau.

— Vachement bath ! renchérit une fille.

Et des cris... Que de cris ! Je me dis que c'est peut-être cela l'hystérie.

Soudain la danse s'est arrêtée. Une main est venue m'empoigner pour me traîner jusqu'à la table. Là, face à Robert et à Solange, j'ai commencé à émerger. Un froid en moi s'est aussitôt installé. Instinctivement, j'ai porté ma main à ma nuque et j'ai réalisé, encore une fois, que j'avais bien la tête pointue. Comble de malchance, je constate également que j'ai un énorme

bouton rouge dans le cou. Réaction à mon malaise mental ? Sans doute.

Nullement embarrassée, Solange est allée tout droit vers l'orchestre : cinq beaux gars aux cheveux longs. Elle leur fait d'abord toute sorte de signes ; mais comme il y a beaucoup de bruit, elle crie :

— Un slow ! Un slow !

Le chanteur, en veste satinée, se penche alors vers elle ; et cette fois c'est mon cœur qui bat : si Solange venait à l'aimer plus que moi ! Parce que je ne me sens vraiment pas grand-chose, moi, comparé à ce Don Juan. Don Juan qui se redresse à présent. Un regard à droite vers le batteur : un, deux, trois... et il chante, il chante, tandis que Solange reste là, accrochée à ses lèvres.

Gagné ! Elle a encore gagné : son slow, elle l'a eu. Et je me dis, la rage au cœur, qu'elle pourrait fort bien avoir encore plus tout à l'heure.

Un serveur nous apporte à boire. Trois demis. La bière va-t-elle m'ôter cette jalousie malade que je sens grandir en moi au point d'en devenir fou ?

J'empoigne mon verre, l'engloutis d'un trait. Au troisième demi, je ne sentirai quasi plus mon mal. Allez, Solange ! Maintenant nous allons danser, je le veux. J'en ai la force, le courage.

Discrètement d'abord, je vais oser te le demander ; puis, comme tu ne dis rien, j'insiste et tu dis : " oui ". Un petit oui, certes, mais oui tout de même et c'est cela l'essentiel. Reste un obstacle à ma joie : le rival chanteur qui, tout seul sous son projecteur, affiche un tel talent que Solange ne peut plus s'empêcher de le contempler. De mon côté je me sens toujours aussi minable. Ne sachant quelle main donner à Solange, il ne me faudra pas moins de dix minutes d'humiliante initiation pour qu'enfin je puisse entrer dans la danse. C'est vrai : je ne sais pas danser. À chaque instant j'écrase les pieds de ma cavalière. Mais pourquoi, soudain, se moque-t-elle de moi ? Et devant tout ce monde. Hier, elle me laissait croire qu'elle m'aimait ; aujourd'hui elle me ridiculise. Pour couronner le tout, elle va jusqu'à ajouter :

— T'es vraiment dur à traîner, tu sais !

Je n'ai rien su lui répondre, tellement j'avais le cœur lourd. Mais j'ai eu tort de me taire : ces filles-là, elles n'aiment bien que ceux qui leur tiennent tête. Du reste, n'aurais-je pas dû comprendre, à cet instant, qu'elle ne m'aimait plus ? Il fallait nous voir. Avec mes dix bons centimètres en moins, je n'étais forcément qu'un môme à ses yeux. Tandis qu'elle, bien moins âgée que moi pourtant, n'avait-elle pas tout d'une vraie petite femme ? Même le

Robert, mon copain, je crois bien qu'il se fendait la pêche en me regardant danser ; et il ne s'en cachait même pas. Cramponné à Solange, je continuais de m'appliquer lorsque j'ai réalisé que les autres amoureux se passaient carrément les bras autour du cou. Retenant mon souffle, je me suis lancé dans l'aventure. Mais la chanson était déjà finie. Au grand soulagement de Solange, nous avons dû nous arrêter de danser.

Quand le chanteur a entonné « Le Pénitencier », j'ai essayé de la prendre mieux, ma Solange. Mais elle a brutalement retiré mon bras qui tentait de l'enlacer. J'ai compris. Je n'avais en moi que ce cri non livré, cette douleur intense qui ne peut s'exprimer. Et, comble de malchance, le grand Johnny n'en finissait pas de dévisager ma bien-aimée.

Au troisième morceau, Solange fait la folle ; vous voyez ce que je veux dire... Elle se moque de moi tout en dansant.

— Mon p'tit cavalier ! Mon p'tit cavalier !

Elle dit cela très haut, pour que son chanteur l'entende. Moi je n'ai plus à présent qu'une seule idée : partir. Fuir. Mourir. J'ai trop mal. Je me suis assis à la table, je ne tenais plus sur mes jambes. Le serveur a encore rempli mon verre. Puis il y a eu d'autres tournées.

Quelques minutes plus tard, me voici dans un autre monde. Monde du rire et de l'oubli. C'est vrai, je ne souffrais plus. Je croyais même, au contraire, que maintenant j'allais faire souffrir Solange en affichant ouvertement une réelle désinvolture.

Après, je ne sais plus trop comment les choses se sont déroulées. Je me suis levé, j'ai traversé la piste de danse. L'orchestre jouait un paso-doble, comme à la fête de Busigny. Cela m'a donné des ailes.

— Vous dansez ?

L'air amusée, la jeune fille m'a fait « non » de la tête. C'est cette même fille que je verrai sortir quelques instants plus tard, en compagnie de Robert. Mais je ne me suis nullement senti blessé par ce refus. À trois reprises je suis reparti à la conquête d'une cavalière pour mon paso. Trois fois j'ai échoué. À jeun, je n'aurais jamais fait cela. J'étais trop conscient de mon handicap. Une demoiselle ne peut tout de même pas danser avec un gosse en public ! Ou alors ce serait pour rire. Mais je ne m'avouais pas vaincu et continuais ma prospection.

— Vous dansez ?

— Non merci.

Et je m'en allais répétant, avec une jolie révérence : « Non merci... non

merci ! » Je ne voyais plus très clair et pourtant je me sentais bien. Incroyablement bien.

— Vous dansez ?

Cette fois, la fille s'avance ; mais j'ai vu, le temps d'un regard, qu'elle avait un visage anormalement rouge. C'est maintenant le noir absolu. Je tiens la main, probablement, d'une pauvre fille comme moi. Mes pas maladroits... et cependant : ma fierté ! Moi je danse, regarde-moi, Solange. Ma cavalière est pratiquement de ma taille. À la fin du premier tango je lui dis merci et nous restons serrés l'un contre l'autre dans le noir en attendant le second tango. Puis je mets mes bras autour de sa taille. Son visage n'a pas d'importance. Oh ! Comme je voudrais la voir pleurer de jalousie, ma Solange ! Me demander pardon et m'avouer que l'autre, elle ne l'aime pas... qu'il n'y a que moi dans son cœur.

C'est quand la lumière est revenue que j'ai vu la cicatrice dans le cou de ma cavalière : une cicatrice horrible dont je garderai longtemps le souvenir en mémoire. J'ai regagné ma place, je ne fanfaronnais plus. Robert avait encore changé de fille. Celle-ci, maintenant, était blonde. Vautrée sur une chaise, elle se laissait caresser sans la moindre pudeur. Leurs baisers n'en finissaient pas. Je me rendis compte alors que Solange avait de nouveau disparu.

— Garçon, dit un gars que je ne connaissais pas, remettez la même chose ! Je n'ai pas refusé : j'avais trop besoin de m'étourdir.

Le bal avait repris et le chanteur braillait toujours du haut de ses planches. Un brouillard devant mes yeux. Un éclat de lumière ; puis, tout à coup :

— Solange !

J'ai crié son nom. Elle était au bar, entre deux garçons entreprenants. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Comme une flèche, bousculant tout le monde, j'ai bondi à ses côtés en hurlant :

— Solange ! Solange !

— T'es drôle, me dit-elle.

— Viens avec moi, on retourne à Busigny !

Les deux gars s'en sont mêlés. Mais comme ils n'étaient vraiment pas méchants, cela s'est bien terminé. Ils m'ont fait une place auprès d'eux, m'ont commandé un verre. Et j'ai bu, j'ai bu... De la bière. Du cognac. Du vin rouge. Quand je me suis retrouvé seul au comptoir, pouvais-je réaliser ce qui m'arrivait ? Les yeux rivés aux bouteilles, je restais là, prostré. J'ai

encore bien cherché à balbutier un mot ou deux, rien ne sortait plus de ma bouche. Puis le barman m'a servi un autre verre que je n'avais du reste pas demandé.

Le temps passait, j'avais le ventre plein, les idées folles. Plus d'idées même par moment. Grouillaient autour de moi maintenant toutes sortes de gens qui semblaient s'amuser avec moi. Des marrants, mais aussi des brutaux. Ils m'ont fait monter sur une table et, de là, j'ai harangué le chanteur, disputé la Solange, baissé mon pantalon... bref, n'importe quoi ! Bien plus tard dans la nuit, la musique s'est tue. Il a fallu partir. Par miracle, j'ai retrouvé le clou Vautrin ; mais je ne pouvais absolument pas monter dessus.

À la sortie du pays, juste sous le dernier réverbère... devinez qui j'aperçois? Solange ! Alors là, je crois qu'il ne pouvait rien m'arriver de pire et j'ai hurlé, du seul cri dont mon corps fût encore capable. C'était bien elle. La garce était là, couchée dans l'herbe avec, je vous le donne en mille... le chanteur !

Après, je ne me souviens plus de rien. La dose d'alcool, de douleur étaient trop fortes en moi : pris de pitié, le bon Dieu des ivrognes m'a fait soudain goûter à son septième ciel.

La suite de cette aventure, on me l'a racontée. D'abord je suis tombé comme une masse sur la route et une voiture a bien failli m'écraser. Puis Vautrin est arrivé, bien plus tard, tandis que les gendarmes m'avaient allongé sur la table d'un café. Vautrin gesticulait, à tort et à travers. Il n'en finissait pas de s'exclamer:

« *C'est-y pas malheureux, tout de même ! Se mettre dans des états pareils !*  
»

Mais à quoi bon ? Le mal était fait. Les gendarmes, eux, ne masquaient pas leur tristesse, surtout après le départ du médecin qui s'était montré plus que sceptique sur mon cas et, du reste, n'avait pu garantir ma survie.

Si seulement, docteur, tu avais dit vrai!

Mort, le Dindin de Busigny. Morte, la tête pointue.

Mort le petit cocu !

Gendarmes, vous n'auriez pas dû pleurer : un mort ne souffre plus ! À quoi bon avoir flanqué un procès au barman. À quoi bon ces gens autour de moi et leurs soupirs de pitié. Je revins à la maison dans la voiture de M. le maire

de Busigny et c'est maman qui me veilla toute la nuit.

Pauvre mère ! Elle pleurait, seule dans le noir, en me tenant la main. Si encore, en ces moments-là, j'avais pu lui dire que je ne souhaitais plus vivre, que je détestais notre société de mensonge, peut-être aurait elle moins souffert... Quand j'ai rouvert les yeux, le lendemain soir, maman avait dû comprendre le pourquoi de mon escapade, car elle me dit tout bas :

— T'en fais pas, va, une de perdue, dix de retrouvées !

Bonne mère !

Mais je ne la crus pas.

Ma pauvre maman me perdra bientôt : j'ai pris des cachets, une boîte complète de cachets rouges et blancs. Parce que, figurez-vous, il n'y a pas eu que cette histoire de fille. Non ! Il y a eu surtout ce terrible soir où Freddy est arrivé à l'improviste.

Ce devait être une joie, ce fut un calvaire.

## FREDDY

Freddy, comme elle t'arrange, la guerre ! L'espace de quelques mois, toutes tes dents ont disparu. Toutes ! Une gencive dévastée. Maman t'a demandé ce qui t'était arrivé parce que tu n'avais vraiment pas bonne mine ; et tu lui as répondu que tu avais eu le scorbut. Drôle de nom. Drôle de maladie aussi.

Il était quatre heures de l'après-midi quand tu nous as fait cette énorme surprise. Tu as beaucoup parlé avec maman. Du pays. De la guerre. Surtout de la guerre. Et même que tu en trembles encore. Comme je te connais, ce n'est pas étonnant. Maman, elle, essuyait une larme de temps en temps, tandis que tu racontais tes misères. Ta compagnie avait fait un prisonnier. Avant de le conduire dans la pièce aux supplices, ton capitaine l'avait giflé.  
— Parle, chien de fellah ! disait-il.

Mais le fellah ne parlait pas. Alors la torture devint l'unique et ultime recours.

Voyant que je l'écoute, Freddy s'arrête de parler. Il se tourne vers ma mère, lui parle plus bas. Mais j'entends tout de même. Tu as dit, Freddy : «*arraché un œil !*». L'œil tombé devant toi. Une toute petite boule semblable à une chique d'écolier. Et le fellah qui hurlait, attaché. Impossible pour lui de porter la main à son mal.

— Parle donc, a encore crié le capitaine, sinon je t'enlève le deuxième!

Moi, quand j'aurai l'âge de Freddy, je serai objecteur de conscience. Jamais je n'aurai de chef qui s'appelle « capitaine ». Jamais ! Ce sont des monstres ! Mais Freddy n'avait pas terminé son histoire.

— Après, continua-t-il, comme le fellah ne parlait toujours pas, ils l'ont détaché. Si tu avais vu ça, maman ! Et dire que je n'étais qu'un pion, planté là, impuissant.

Quand le capitaine a demandé qu'on apporte le tison rouge, le fellah s'est mis à gesticuler dans tous les sens. Bientôt il n'y eut plus qu'un cri. Un râle plutôt. Une brûlure n'a pas suffi, le fellah ne disait toujours rien. Alors le capitaine se mit en boule et jeta son beau képi par terre. Le fellah mourut

presque aussitôt.

— Maman, dit Freddy en sanglotant, tous les six, nous n'avons pas bougé... Oui Freddy, c'est trop bête. Aujourd'hui tu es là, gagnant honnêtement ta vie à l'usine, bien tranquille dans ta misère. Tu n'as jamais voulu le moindre mal à personne, surtout pas à ces algériens, jadis frères, et l'on vient te prendre de force. Toi, le petit ouvrier, tu iras tuer ton prochain pour que de gros pleins de sous s'en mettent encore plus dans les poches.

Trop ému, Freddy n'a pu achever son récit. Le soir, il est allé au bistrot où il a dû retrouver ses copains d'enfance, car il est rentré à la maison passablement éméché. Maman riait même avec lui, et moi aussi. Pourtant je riais jaune parce que j'avais bien remarqué l'attitude étrange de Freddy.

Nous avons commencé à dîner. Maman avait fait des œufs à la coque et de la salade de pissenlits. Freddy, c'est vrai, en dépit des apparences, n'avait pas le moral et jurait:

— Putain d' guerre !

Il ne parlait jamais comme ça devant moi. Ma mère et moi, nous nous sommes regardés et, d'un commun accord, nous avons fait tout ce que nous avons pu pour ne pas le contrarier.

C'est alors que Vautrin rentra et dit bonjour à Freddy. Freddy tout bizarre qui regardait fixement son assiette.

— Alors, ça y est, dit Vautrin, t'es enfin revenu en permission ?

Maman fit signe à Vautrin de se taire. Mais celui-ci ne comprit pas et continua:

— Tu nous racontes un peu tout ça...

Oh ! Vautrin, comme je te déteste! D'ordinaire, déjà, tu ne sais jamais rien. Ce soir, tu bats le record de sottise. Déjà, la guerre, toi tu l'excuses. Puisqu'il faut y aller, eh bien allons-y ! Seulement, ce que tu ne dis pas, c'est qu'en ce qui te concerne tu t'es toujours bien débrouillé pour passer à côté. Bien sûr, tu as lu dans tes bouquins ; et sur certains sujets tu es intarissable. Tu as du cœur, Vautrin, mais c'est seulement pour gueuler contre les riches. Ta justice sociale, parlons-en ! Notre Freddy n'est-il pas, lui, victime de la plus grande injustice qui soit, puisqu'il est contraint de donner sa vie pour une cause à laquelle il n'adhère pas ? Cela fait dix ans que tu bois tes petits canons à notre barbe, dix ans qu'on te voit presque chialer comme un gosse parce que tu dis qu'il y a trop de misère sur la terre. Dix ans que tu te berces de cette douce illusion qui consiste à croire qu'en reprenant aux riches il n'y aura plus de pauvres.

— Alors, tu nous racontes un peu ta guerre !

Comme s'il s'agissait d'une banale histoire de régiment.

Moi, j'ai vu Freddy pâlir et trembler de plus en plus fort. Il a regardé son beau-père un instant. De grosses larmes coulaient sur ses joues maigres.

Vautrin, as-tu du cœur ?

Vautrin s'est assis à son tour. Il a empoigné son journal, son « petit radical » comme il disait.

— Les vaches ! s'est-il exclamé.

Toujours cet éditorial de René Blanc, l'immaculé socialiste, sans majuscule celui-là.

Mais c'est Freddy qui, soudain, devint blanc, blanc comme un linge, pendant que le père dégustait bruyamment sa soupe aux vermicelles.

D'abord Freddy eut un souffle étrange qui fit relever la tête à Vautrin; puis il s'affala comme une masse sur la table, les bras en croix.

Il y eut un cri, une haine jetée comme ça, à la dérobée. L'attrape qui voudra.

Pour qui, pourquoi ? Pourquoi demain devrait-il repartir en Algérie ?

Sa mouillette de pain entre les doigts, maman s'était précipitée auprès de Freddy.

— Mon pauvre frère, mon pauvre frère, disait-elle en lui caressant les cheveux.

Quand elle nous aime fort, j'ai souvent remarqué qu'elle nous appelle ainsi.

Non pas fils, mais FRÈRE ! Et je crois qu'elle a raison : c'est un amour bien plus fort.

Je n'ai pas bronché, pas mangé.

Vautrin aussi ne mangeait plus.

D'un geste vif, d'une détente, Freddy avait envoyé balader son assiette tandis que les chats, épouvantés, s'enfuyaient à l'écurie. Puis Freddy est tombé ; maman n'y pouvait rien, que pleurer. Dans ces moments-là, c'est qu'il est fort, mon frère ! Et Vautrin qui ne bougeait toujours pas le petit doigt.

Ah ! Freddy, mon pauvre frère, passe-moi donc un peu de ton mal. Non, plus de guerre ! Plus de guerre ! Je voudrais le crier très fort à la face du monde, pour rassurer mon Freddy et lui montrer que j'ai bien compris sa misère.

Mais Freddy se tordait maintenant sur le plancher. Un démon était en lui, une puissance qui eût voulu sortir mais ne le pouvait pas. Maman se pencha sur lui : « Pauvre Frère, va ! ».

Vautrin tenta enfin d'intervenir. Mais il ne vint pas à bout de ce soldat en furie qui s'agitait de plus en plus et dont les poignets crispés serraient les pattes de la cuisinière. En plus du scorbut, je l'ai su plus tard, Freddy avait contracté là-bas une bien drôle de fièvre.

Dieu, si j'ai pleuré alors. Car vraiment j'avais peur. Les chaises voltigeaient, la cuisinière oscillait et les buses dégringolaient dans un nuage de suie épouvantable. Freddy, à présent, râlait. Râle que maman ne se sentait plus la force d'entendre ; alors elle se bouchait les oreilles.

Oh la guerre ! Tu ne fais pas seulement des parents tristes, désespérés. Tu ne fais pas que des orphelins, des infirmes... Non, la guerre, tu fais des martyrs, des martyrs forcés, comme Freddy. Tu es la peste !

Quelqu'un est allé chercher le docteur. Après sa piqûre de valium, notre Freddy s'est endormi par terre. Maman a mis ses jambes sous lui pour qu'il soit un peu mieux. Puis elle est restée là toute la nuit, comme prostrée.

Quand on vous fait dormir, tout va bien; mais il ne faudrait pas se réveiller. C'est pour cela, moi, que j'ai pris des cachets : je veux dormir toujours. Je ne suis pas allé en classe le lendemain. Et le frère s'est réveillé par terre. Il a encore pleuré longtemps, puis il est reparti en Algérie.

Aujourd'hui, nous sommes sans aucune nouvelle de lui. Même l'armée ne nous dit rien. De toute façon, nous autres les Dindin, nous avons le temps d'attendre. Nous n'avons rien à dire, sinon merci, merci pour tout. Merci pour ce monde et sa belle justice. Amen à ses lois, à ses gloires sanglantes, à ses Napoléon !

Nous lisons le journal, écoutons la radio, pour les informations. Rien ! Je me dis que, peut-être, Freddy s'est jeté à la mer en regagnant son régiment. C'est en tout cas ce que j'aurais fait à sa place, moi. Ou plutôt non, j'aurais d'abord prévenu maman. Je lui aurais fait une belle grande lettre pour lui expliquer ma fuite et lui dire que je l'aimais. Mais surtout, il n'y aurait pas eu cette attente interminable.

Nous avons bien le samedi soir : soir de prière avec maman. On y croit un peu nous, à l'intervention du tout puissant. Mais les mois passent et cela commence à devenir bien long. Quant à moi, j'ai tout fait pour qu'on me retire de pension. J'ai supplié Vautrin : vainement. Du fait que je travaille assez bien, il s'est mis à voir grand à mon sujet. Une bonne place comme il

dit. Pauvre Vautrin ! S'il savait ce que je pense de sa place. Car je l'ai bien prévenu : je me suiciderai ! Il a alors ri, bêtement comme toujours : il ne m'en croit certainement pas capable. Il se figure, lui, parce qu'il est heureux dans son mensonge, que tout le monde est comme lui. La vie d'interne m'est insupportable, je l'ai déjà dit. J'ai toujours peur. Par exemple, quand j'arrive au dortoir, l'angoisse me saisit au point que je songe à mourir. Voyant mon mal-être, les autres me chahotent et cela me fait encore plus mal. Comme j'eus aimé vivre autrefois ! Aujourd'hui il paraît qu'on est plus heureux. Et mon œil ! Depuis que tu es reparti, mon Freddy, il y a en moi comme une idée obsédante qui est que nous nous trompons tous. Supercherie que la vie !

## LE PROF'

— Et un, et deux, et trois, et quatre. On recommence ! Tendez bien les bras en arrière !

C'est Jacquot, le prof' de gym qui hurlait la cadence. Depuis plus d'une heure, nous faisons des mouvements sous le préau du lycée. J'étais donc fatigué. Et puis, je dois le dire, depuis cette aventure du bal des parents d'élèves, je ne me sentais plus tout à fait le même qu'avant. Un choc au cerveau, peut-être ; car j'avais des migraines insupportables au point que je ne retenais quasiment plus rien. Mes notes décroissants, les profs s'en aperçurent et m'eurent à l'œil. J'en perdis le moral. Sans cesse la nuit tragique me revenait à l'esprit, ainsi que ces paroles, entendues mille fois : « *Quelle honte ! Ivre mort, pensez donc, ce gamin !* »

C'est vrai qu'à cause de cela j'avais dû manquer huit jours de classe, et que maman, sur le billet d'excuses avait encore marqué : « angine ». Mais ils ne sont pas fous à l'école. Les bruits courent tellement vite. On en rajoute même un peu, et pas à mon avantage.

Je le vois bien, mon prof de français me regarde de travers et celui de math ne m'envoie plus au tableau. Il n'y a guère que la prof d'allemand qui fait comme si rien ne s'était passé. Mais elle a beau faire : impossible pour moi d'oublier. Je suis visé. De plus, avec la crise de « palu » de Freddy, la pauvre tête de maman et les fiestas de Vautrin, c'est la maison tout entière qui est marquée à vie.

— Et un, et deux, et trois, et quatre ...

Certains jeunes s'étant plus ou moins relâchés, Jacquot bondit pour leur botter les fesses.

— Allez, bande de flemmards, dit-il, nous reprenons pour vous le premier mouvement !

Chacun se remet en position allongée, jambes tendues, la paume des mains tournée vers le ciel.

— Tirez bien fort en arrière ! Jacquot est là, maintenant au-dessus de moi ; et je l'observe avec une crainte non dissimulée. Qu'a-t-il donc à me fixer ainsi ? Pour lui faire plaisir, je tire plus fort sur mes bras. Hélas ! Je ne puis tenir le coup bien longtemps. Profitant de cet incident, mes camarades ont tous cessé leurs efforts. Je les entends même respirer, vider leurs poumons. Moi, je n'ai pas le droit d'en faire autant : Jacquot est au-dessus de moi et je

vois dans ses yeux qu'il ne va pas en rester là.

— Allez Dindin, tu dors ?

Et comme, à priori, je ne lui donne pas satisfaction, il insiste:

— Dindin ! Dindin !

Il crie. C'était prévisible avec lui. Parce qu'il a haussé le ton, inutile maintenant de me forcer, cela ne servirait à rien.

— Alors Dindin, la gym ne te plaît guère, n'est ce pas ? Tu préfères te saouler ?

Qu'ajouter à cela ? La vérité, il la savait. Sur le coup, j'ai rougi, sans plus. Mais lui, méchant comme il est, il m'a relevé à coups de savates ; et ces coups de pompes-là, croyez-moi, je les garderai éternellement en mémoire. Ensuite, il me frappe avec un tel acharnement que je suis vite contraint d'implorer sa pitié. Or, ce que j'ignore encore, même si j'en sais déjà beaucoup sur lui, c'est que la pitié, chez lui, ça n'existe pas. En sixième déjà, je me souviens que le fils de la mercière de Busigny avait eu le tympan perforé à cause d'une mauvaise gifle. Une petite, soi-disant ; car avec certains élèves, reconnaissons quand même qu'il est bien difficile de faire la loi. Sans doute. Mais moi je vous assure, M. le professeur : je ne suis pas un dur, je ne dis jamais rien. Et puis, ma vie privée, est-ce qu'elle vous regarde ? J'ai pleuré quand j'ai vu ses yeux exorbités. Il m'a dit:

— Fiche-moi le camp aux chiottes !

Ravalant mes sanglots, j'y suis parti en courant. Après m'y avoir laissé croupir plus d'une heure, Jacquot est venu lui-même me rechercher. Il m'a alors dit que j'étais un dépravé, une ordure; et que si j'avais été son fils, il m'aurait mis en maison de correction... De quoi vous redonner le moral !

Au cours suivant, celui d'Anglais, j'ai pris ma place comme d'habitude. Tout ce qui se passait autour de moi m'apparut soudain comme venant d'un autre monde. Les paroles de Jacquot, amplifiées mille fois, revenaient sans cesse à ma mémoire. Lorsque je me suis affalé sur mon pupitre, il y eut un grand silence. Le prof désigna deux gars pour m'accompagner à l'infirmerie. J'étais pâle et ne tenais plus sur mes jambes. On m'allongea sur le lit et je me retrouvai seul dans la chambre. Dix minutes plus tard, le proviseur en personne vint me voir, et c'est à ce moment-là que j'ai littéralement craqué.

J'ai tout dit. Tout ! La cuite, la crise de Freddy, la tête de maman, l'algarade avec le Jacquot. Le proviseur s'est certes montré gentil, compréhensif, et même, à certains moments, plutôt paternaliste. Mais ce ne fut pour moi

qu'un petit feu de joie. Le soir, au dortoir, la mélancolie m'a repris et j'ai alors compris à quel point j'étais devenu irrécupérable.

La suite, la voici : sortie en ville l'après-midi, promenade sur la place Ducale ; puis retour à pieds dans mon pays. Pour y mourir : empoisonné.

## ET MOURIR

Allongé sur le lit, j'ai longuement fixé l'abat-jour. L'espace de quelques minutes, j'ai revu tous les grands moments de ma courte vie, de ma petite enfance à mon adolescence : courses éperdues à travers champs, escapades en forêts, promenades avec maman.

Pauvre mère. Elle allait donc devoir rester seule au monde, sans aucune nouvelle de Freddy. Avec Vautrin et sa politique. Et moi dans le trou.

Car c'est bien vrai que je vais mourir. La preuve : cette boîte de comprimés, ouverte sur la machine à coudre.

Et maman qui n'a rien vu et qui dort toujours. Il est deux heures du matin ; j'ai dû marcher longtemps dans la nuit. Je ne me suis même pas mis sous les draps et n'ai pas davantage pris la peine d'ôter mes chaussures. À quoi bon ?

Au fait, quelle sorte de cachets ai-je avalé ? Je l'ignore. Je sais seulement ce qui était marqué sur la boîte : « Ne pas dépasser la dose prescrite ». À part cela, rien. Plus rien. Du reste, ces détails sont sans importance. Quand on voudra me sauver, il sera trop tard : j'ai bien calculé mon coup.

Vais-je oser réveiller maman avant de partir pour le grand voyage ? Vautrin risque d'arriver d'un moment à l'autre ; alors il faudra que je déguerpisse, que j'aie mourir ailleurs, tout seul dans mon coin, comme un rat empoisonné. S'il a bu, il est même capable de se mettre en colère. Sait-il, lui, qu'on peut en avoir marre de la vie ?

Et je pense aux milliers de fous qui nous ont précédés sur cette terre, à tous ceux qui se sont accrochés désespérément à des «broutilles» en s'imaginant qu'elles avaient de l'importance. Non, il n'y a rien à espérer sur cette terre où nous n'existons qu'en rêve ! À quoi bon faire de la peine à maman. Et puisque Freddy ne reviendra plus, et qu'on ne peut pas vivre sans son frère, à quoi bon ? À quoi bon ?

Des mois sans nouvelles. Un jour viendra, on fera comme pour le fils des voisins, tué en Indochine. On ramènera son corps dans un double cercueil. Il y aura une haie d'honneur de soldats en armes à la sortie de l'église, et puis un beau discours, une médaille peut-être. Mort au champ d'honneur, pensez donc ! Et la Marseillaise, le beau drapeau de la mère patrie. Et maman, pauvre maman toute en noire, qu'on portera bien sûr à deux ou trois, parce que son chagrin sera trop lourd.

Ô bonne mère, je t'observe à présent ; et tu ne me vois pas parce que tu dors. Pourquoi dors-tu ce soir, alors que ce sont mes dernières minutes ?

— Maman ! ai-je dû murmurer à son oreille.

D'un bond maman s'est retournée vers moi. Elle a les cheveux sur les yeux, de pauvres yeux qui ne voient plus bien fort. Car je ne vous l'ai peut-être pas encore dit ; mais maman, lorsqu'elle était toute petite, a eu une paralysie faciale. Ce genre de mal ne vous dit sans doute rien ; cependant, c'est quelque chose qui l'a bel et bien estropiée pour le reste de ses jours... je ne vous raconte pas les détails. Maman m'observe, l'air inquiète... et il y a de quoi.

— Pardon, maman !

— Quoi ? dit-elle.

Mais elle le sait déjà. Dès ce premier regard qui vous pénètre le fond du cœur, elle a senti.

— Maman, je vais mourir.

Instinctivement ses yeux se portent sur l'armoire à pharmacie.

— Non...tu ne mourras pas, dit- elle.

Je l'ai souvent vue souffrir, ma mère ; mais dans les pires moments, je vous assure, elle n'a jamais perdu son sang froid. Du reste, moi je vous raconte mes misères, mais si vous connaissiez les siennes ! Personne ne peut imaginer ce qu'elle a dû souffrir avec son visage de travers. Enfant, surtout, elle était impitoyablement montrée du doigt. Oh ! Elle ne m'a jamais parlé de sa vie. C'est par Freddy que j'ai su ces choses. Et même qu'elle avait pensé à se faire bonne sœur.

Il en est qui disent - et je crois que mon prof de philo est de ceux-là - qu'on ne donne au bon Dieu que ce que le monde refuse. Je puis vous affirmer que maman, elle, aurait donné ce qu'elle a de plus beau : son cœur. Et je sais aussi que le bon Dieu n'aurait pas été déçu.

CŒUR !

Chose étrange que ce balancier autonome, source de vie que rien ni personne n'a jamais pu isoler dans aucun système et qui, pour survivre, doit se cacher partout comme un suspect.

Cœur qui ne peut plus battre parce qu'on l'étouffe : à l'école, dans la rue, partout.

Ma pensée, soudain, s'est assombrie. L'heure fatale va venir. Les deux grands bols de lait que ma mère me force à boire ne serviront à rien : il est trop tard.

— Ne pleure pas, va, lui dis-je encore. Je serai bien plus heureux comme ça. Mais elle pleure quand même ; alors je continue :

— Cette vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

— Maurice, je t'en supplie...

— Je ne t'ai jamais rien dit, maman, mais j'ai trop peur. Le monde est méchant. Et moi, ce n'est pas de ma faute si je suis comme ça. Après tout, je n'ai pas demandé à venir au monde. Maman m'interrompt :

— Maurice, dit-elle, regarde-moi, regarde ta mère !

— Je n'en peux plus, maman, je veux mourir.

— Maurice, regarde-moi !

Elle a crié, hurlé peut-être : un balbutiement pour moi. À-demi inconscient, je me tourne vers elle.

— Maurice, regarde la « gueule » de ta mère !

Elle se tient debout devant moi, les cheveux tirés en arrière, les deux mains crispées sur son visage.

— Regarde ! Regarde ! insiste-t-elle.

Elle me montre son œil tout blanc, sa lèvre tordue, sa bouche de travers.

— Oh maman !

— Mon gamin, ça fait plus de cinquante ans que je la porte, cette gueule. Cinquante ans ! Et toi, beau comme tu es, tu ne veux plus vivre ?

Elle avait raison. Je n'étais qu'un égoïste. Mais j'avais trop mal.

— Tout me dégoûte, maman.

J'étais devenu très pâle. Tandis que maman me prenait la tête dans ses mains pour m'aider à vomir, Vautrin arriva en bougonnant.

— Qu'est ce qui se passe encore, dit-il.

Maman ne répondit pas.

— Une autre biture, n'est-ce pas ?

— Il faut aller vite chercher le médecin, dit maman.

Quand le médecin arriva, il se mit en colère :

— Ces cachets-là, était-il vraiment prudent de les laisser à la portée de votre fils ?

Bien sûr, encore la faute de maman. Qui se taisait. Comme toujours.

Le docteur, visiblement énervé, m'ausculta alors ; et ce n'est qu'au moment où il tenta de me questionner que, par bonheur, enfin... je sombrai... dans la MORT.

## L'ENFER

Oui, même en enfer, il y a des barreaux aux fenêtres ! Je ne bronche pas : où est-il donc ce Satan ? Je ne vois qu'un pauvre gars, étendu comme moi, sur l'autre lit. Parce qu'il y a aussi des lits en enfer, qu'est ce que vous croyez ! Quand j'étais vivant, à Busigny, les vieux s'imaginaient tout cela avec des flammes ; mais ils se trompaient. On m'a déshabillé, affublé d'un ensemble en drap bleu à rayures blanches. J'accepte mal d'être là, dans cet endroit insolite. Mais ai-je le choix ? Et s'il s'agit bien de l'enfer, ne l'ai-je pas cherché ?

Non, l'enfer, c'est la terre !

Ici c'est l'hôpital, psychiatrique de surcroît. Par la fenêtre je ne vois que du noir : un pan de mur immense qui mange toute la clarté d'un jour que je devine à peine. Et puis il y a ce couloir démesuré, ces bruits de vaisselle qu'on remballé et, par instant, des cris. Un petit vieux, campé à l'entrée de ma chambre, m'observe en ricanant. Bien sûr, il ne m'a encore jamais vu ; alors je comprends. Mais là où cela devient inquiétant, c'est quand son ricanement se transforme en grimaces. Alors je réalise qu'on m'a mis chez les fous. J'essaie de me souvenir. Qui suis-je vraiment ? Que fais-je ici ? Inutile de vouloir penser : l'infirmier m'a administré une telle dose de calmant que je suis bien incapable de pousser ma réflexion au-delà des images qui me tombent sous les yeux. Mon voisin, lui, est en perpétuelle méditation. J'ai beau me tourner et retourner vers lui, impossible d'attirer son attention. Il pense. Pauvre homme, me dis-je. Vraiment, je ne voudrais pas être dans cet état.

En ce moment, je suis bien. C'est comme si je dormais tout éveillé. Sur la table de nuit, il me semble même reconnaître mon livre de Rimbaud : preuve irréfutable que je suis toujours bien sur terre. Et puis, il y a ce verre d'eau, cette bouteille d'Evian. Tout en plastique. On va me soigner ; et après je serai plus heureux. Du moins, c'est ce que je crois. J'ai, à n'en pas douter, quelque chose de trop dans la tête, qui se réveille de temps en temps, et que les médecins, justement, cherchent à éliminer, comme on tue les cafards ou les araignées. Je me dis qu'ils vont tuer ma bête à moi et qu'ensuite je n'aurai plus peur. Alors je retournerai auprès de maman.

Maman ! Et si on lui tuait la sienne, à elle aussi, ne se ferait-elle pas moins de soucis pour Freddy ?

Freddy, mon Freddy, comme c'est curieux ! Avant, rien qu'à la pensée de te savoir aussi loin, en Algérie, mon moral se serait immédiatement effondré. Maintenant, au contraire, je me sens bien. Une bouffée de bonheur m'envahit. J'ai presque envie de crier : je suis guéri ! Je suis guéri ! Mais il ne faut pas crier, surtout pas : les infirmiers n'attendent que cela pour vous tomber dessus avec leur camisole. Même l'heure, je l'ignore. Je sais seulement qu'il fait jour. Dois-je me rendormir ou me lever ? Je mets un pied à terre ; mais aussitôt ma tête tourne. Je sens que je vais tomber. Appeler à l'aide, mais comment faire ? À part le mobilier, strict minimum, il n'y a rien ici ni personne, sinon ce voisin qui songe en permanence ...

« Cogito ergo sum ! »

Bientôt j'entends courir dans le couloir. Ce sont deux hommes qui jouent à s'attraper. Tout à l'heure j'ai dit que j'étais bien. Je le suis un peu moins maintenant. J'ai beau filtrer mes idées, je sens que ma petite bête recommence à s'agiter. Je tente quelques pas hors de la chambre. Aussitôt, les deux grands gosses s'arrêtent de jouer et me regardent passer, comme si j'étais fou. Arrivé au bout du couloir, mon cœur se met à battre très fort parce qu'il n'y a pas de porte et donc, pas d'issue. Je demande :

— Où est la sortie ?

Le nain bossu, à qui je viens de m'adresser, éclate de rire. La rage au cœur, je cogne sur les murs de toutes mes forces. Des gens arrivent alors, de partout, et m'encerclent. Puis un gars au crâne chauve sort du lot et se jette sur moi.

— Pas de blague, me dit-il, et retourne gentiment dans ta chambre !

J'aurais dû faire attention et, surtout, ne pas m'agiter. A présent, ils ont beau jeu puisque je suis un fou dangereux. Du reste, l'infirmier chauve m'annonce la couleur :

— La prochaine fois, ce sera la camisole !

La camisole de force, je sais ce que c'est, croyez-moi. Un jour, à Busigny, on l'a mise à la mère Legris. Vous parlez d'un peuple dans la rue ! Bien que je n'aie guère envie de discuter avec mon voisin, je lui demande tout de même s'il y a longtemps qu'il est ici.

— Ah là là... Ah là là ! fait-il.

Je me dis que cela commence mal ; cependant, je ne me décourage pas.

— Et c'est quel service ici ?

— Les fous ! dit-il.

Sur le coup j'ai froid dans le dos. Je reprends :

— Mais vous n’êtes pas ...

— Moi, si je suis fou ? Jamais ils ne voudront comprendre. Tu m’entends, gamin : jamais ! Je me force à rester calme. Je me fais aussi doux qu’un agneau. Même quand j’ai envie de gueuler. Parce que, figure-toi... cela fait des jours et des jours que je suis là.

Mon drôle de voisin frappe alors trois coups sur la barre de son lit ; puis il prête une oreille attentive et recommence. Comme cela cinq ou six fois. Je lui demande :

— Et vous appelez qui ?

— Suzette, voyons. Tu devrais savoir.

Je pense que Suzette doit être une infirmière. Mais pourquoi donc l’appeler ainsi ?

Mon voisin s’est recouché. C’est lui qui m’observe à présent, et j’ai du mal à vivre le lourd silence qui s’installe tout à coup. Alors je lui dis :

— J’ai pris des cachets... Mais je me suis raté !

— Oh moi, me coupe-t-il, c’est ma femme qui a voulu m’empoisonner.

— Votre femme ?

— Parfaitement ! Et je suis même à peu près certain, avec tout ce que je sais sur elle, que ça la dérange de me savoir en vie. C’est pour ça qu’elle fait la sourde oreille.

Je ne comprends vraiment pas grand-chose à son histoire.

— Déjà, reprend-il, quand je bricolais le transistor et que j’entendais les cloches de l’église, elle ne voulait pas me croire. Et puis, la nuit, je la voyais se relever : je la guettais. J’ai bien repéré son petit manège.

— Quel manège ?

— La drogue, pardi ! Les petits bouts verts.

— Comme j’ouvrais de grands yeux, il poursuivit :

— Toutes mes cigarettes ont été droguées. Et même que j’ai fait analyser plusieurs filtres. Pas étonnant que je dormais toujours. Et le café ? La meilleure, celle-là ! Un jour, j’ai bien ri. Pendant que ma bourgeoise avait le dos tourné, j’ai inversé les tasses. Il faut voir comme elle a dormi.

Cela me laissait perplexe.

— Dommage qu’ils n’aient pas voulu me croire, dit-il. Même le curé, il était là aussi. J’ai tout expliqué aux gendarmes. Je leur ai montré le transistor, les filtres de mes gauloises. Mais l’ambulance est arrivée, je n’aurais pas dû me laisser embarquer.

— Ne vous en faites pas, lui dis-je encore, on va bientôt sortir.

— Si tu crois celle-là !

— Ma mère va venir. Je lui dirai toute votre histoire. On la croira, elle !

— Aucune visite ici, garçon : c'est la neuro !

— Pas de visite ?

Mon sang ne fit qu'un tour.

— Strictement interdit, poursuit-il. Du reste, les portes sont toujours fermées. Trois bons tours.

Je baisse la tête, désespéré. Et l'angoisse me reprend. J'ouvre la porte de ma chambre, je crie dans le couloir :

— Je veux sortir ! Je veux sortir !

Arrivent encore deux infirmiers que je supplie à genoux. Auront-ils pitié d'un pauvre gosse comme moi ? Me laisseront-ils sortir ?

— Alors fiston, on s'agite ?

— Messieurs, dis-je, laissez-moi retourner chez moi.

— Tu en parleras au docteur. Nous, on ne peut rien faire pour toi.

— Alors je veux voir le docteur... tout de suite !

— Du calme petit, du calme ! Aujourd'hui le médecin ne passe pas.

Je comprends que je n'aurai jamais assez de courage pour vivre jusqu'à demain. Tête basse, je me mets à sangloter. Mais ici, pas de sentiment. Une paire de gifles et va te recoucher ! Habitué qu'il doit être à ce genre de scénario, mon voisin n'a pas bronché. De longues minutes passent et il se remet à cogner sur les barres du lit. Doucement je ferme les yeux. Une envie terrible de mourir m'a repris, pareille à celle de la veille au soir quand j'ai pris des cachets. Je suis à bout.

Soudain : bruits de gamelles.

— La soupe ! crie-t-on.

Comme un automate mon voisin enfle ses chaussons et je le suis jusqu'au réfectoire où je m'assieds, tout près de lui. C'est alors qu'arrive, dans un fauteuil roulant, un vieillard poussé par un infirmier. Tandis qu'on l'installe juste devant moi, je constate que ses mains tremblent très fort. Comme un bébé on va le faire manger à la petite cuillère. Puis, entre deux bouchées, on l'essuiera, tellement il bave et renvoie, par saccades, sa viande à peine mâchée.

Maman, si tu voyais ce désastre !

Du coup, je n'ai plus faim. Un Dindin n'est pourtant pas ce qu'il y a de plus « narreux » sur cette terre ; mais là, croyez-moi, j'ai eu envie de vomir.

C'est seulement dans la soirée que j'ai compris l'énigme de mon voisin. Suzette, bien entendu, n'est pas une infirmière : il n'est ici qu'un personnel masculin. Suzette, ce serait sa mégère d'épouse. Et mon voisin a beau cogner tant et plus sur son lit, je suis absolument certain qu'elle ne lui répondra pas.

## ET SORTIR DE L'ENFER

Vêtu d'un beau costume bleu marine, le docteur est arrivé un peu avant l'heure prévue. Il a un collier de poils épais au menton et deux petits yeux gris qui vous fixent avec insistance.

Moi, il a dû voir tout de suite que j'étais nouveau et que je voulais mettre les voiles parce qu'il m'a appelé dans son bureau. En tremblant je suis entré.

— Assieds-toi, me dit-il.

Il a l'air compatissant. L'air seulement, après on verra. Je ne sais pas pourquoi, mais je devine assez facilement ce qui se cache derrière certains de ces regards ; et celui-ci ne me semble pas très catholique.

Je m'assieds ; un beau petit bureau acajou devant moi.

— Alors ? me demande le docteur.

Je l'observe. Que pourrais-je dire à un tel homme ? J'ai l'impression qu'il sait déjà ce que je pense.

— Tu as pris des cachets ?

— Oui, Docteur.

— Tu as donc vraiment voulu mourir ?

— Oui docteur.

— Sais-tu seulement ce que cela veut dire : mourir ?

Je m'attendais à d'autres questions, mais pas à celle-là. J'espérais aussi pouvoir demander ma libération. Hélas ! Il referme son dossier.

— Tu peux t'en aller, me dit-il.

Déjà ! Pas le temps de protester. Les infirmiers, toujours le sourire aux lèvres, me reconduisent dans ma chambre. Et je suis là maintenant, devant mon lit, muet d'émotion et de rage contenue. Quand sortirai-je ? Je réfléchis. Le couloir est désert. J'entre dans les toilettes où j'aperçois une petite lucarne. Je grimpe sur le WC ; mais je ne suis pas assez grand, il faudra que j'attende. Attendre qu'il fasse nuit pour entreprendre une évasion.

Ce fut long, mais j'y suis. Le veilleur n'a rien entendu. Il fait noir. Aucun bruit. Encore un tout petit effort et je serai debout sur la table. Alors je saurai si, oui ou non, je passe par cette lucarne. Et voilà effectivement que

ma tête pénètre par ce trou, ainsi que le haut de mon corps. Mais je suis un imbécile : je n'ai pas songé un seul instant à ce qu'il pouvait bien y avoir de l'autre côté. Dans le doute, je m'abstiens. Manœuvre inverse. Je m'en retourne, la tristesse au cœur. Hélas ! Arrivé à ma chambre, la lumière s'allume. Je sursaute et j'entends :

— Monsieur Dindin fait les valises?

C'est le veilleur de nuit, quelqu'un que je n'aime pas non plus et qui m'observe avec des yeux étranges.

Au réfectoire où je me suis vite réfugié, il y a bien de grandes fenêtres, mais elles ont toutes des barreaux. Reste la chambre de veille où je sais que les trousseaux de clés sont accrochés au mur. Avec un peu de chance et en agissant vite, peut-être tomberai-je sur la bonne ! Au hasard je saisis une grosse clé noire et me précipite vers la sortie. Mauvaise clé ! Je suis essoufflé. J'ai peur. Le veilleur va sans doute arriver. Seconde clé, puis troisième : la porte ne s'ouvre pas. Au dernier essai, le veilleur est là, moqueur, un superbe passe-partout entre les doigts.

— Prends-le, me dit-il, puisque c'est cela que tu cherches.

Mais je ne prendrai rien. J'ai trop peur qu'une fois près de lui, il ne me flanque une bonne raclée. Résigné, je regagne ma chambre où je m'effondre en sanglots sur le lit. On va venir, je le sens, je le sais. On ne peut pas ne pas venir et me punir. Mon voisin a allumé sa veilleuse. Il me regarde sans comprendre. Dans les autres chambres, j'entends parler. A minuit, pensez donc, j'ai dû réveiller tout le monde. Tant pis, il faut qu'on m'entende ... et qu'ils cèdent ... enfin.

— Dindin, viens ici ! dit le veilleur.

Je me lève, confiant. Et je suis sot de croire qu'on va me faire sortir. Un matricule peut-il faire sortir un autre matricule ? Mon sort est entre les mains du docteur et de lui seul. Je sais qu'il y a une salle, que je ne connais pas encore, où l'on enferme les récalcitrants jusqu'à ce qu'ils soient calmés. C'est là que je finirai ma nuit.

Je tourne en rond. Deux tours. Dix tours. Cent tours. Et je pleure. Je cogne. On ne m'entend plus. J'ai beau hurler... c'est comme si je n'existais plus pour personne.

Dans la fraîcheur du petit matin je sursaute : sous mes yeux, une salle capitonnée de coussins rouges avec un grand lit plat à même le sol et un pot

de chambre dans un coin. J'ai dormi hors du lit et j'ai mal aux reins. Si je ne suis pas encore fou, vais-je le devenir ? Pourquoi ne suis-je pas mort ?

— Maman !

Cela fait longtemps que ne n'ai pas appelé ma mère. Je ne pensais même plus à elle, tellement je souffrais.

— Viens ! me dit-on tout à coup.

J'entre à nouveau dans le bureau du docteur.

— Alors, mon petit Maurice, tu n'es pas raisonnable ?

Moi je suis comme dans un cauchemar. Je ne sens plus ma tête et je n'ai plus la force de souffrir. Tout ce que je dis, croyez-moi, c'est la vérité.

— M'sieur, si j'ai pris des cachets l'autre soir, ce n'est pas parce que je voulais mourir ... Oh ! Non... Au contraire, j'ai très envie de vivre, moi. J'avais bu, M'sieur, vous comprenez ?

Il est surpris, le docteur. Evidemment ! Rencontre-t-il souvent de ces gosses qui se saoulent pour se suicider ? Comme le dit Jacquot : « *Tu devrais être honteux, gamin ! Si j'avais un gosse comme toi, il serait déjà en maison de correction !* » Pourvu que le docteur ne m'expédie pas dans ce genre de maison. Mais le docteur se tait et je ne sais pas trop ce que cela veut dire.

C'est vrai que le jour où j'ai avalé ces cachets, je n'étais pas dans un état normal. Pourquoi le cacherais-je à présent que je n'ai plus rien à perdre ? Fou pour fou... Je m'étais senti attiré par un bistrot de la place Ducale, un petit estaminet d'un genre mauvais où les femmes fument sur des tabourets hauts. On m'a servi une bière, puis une autre ; et j'ai dû payer le tout avec l'argent du bus. C'est pourquoi je suis reparti à pieds. Ce que j'avais bu me détraquait complètement. J'ai alors longtemps marché dans la rue, la grande rue populeuse. Et je me suis mis à voir ce monde comme dans un mauvais rêve. Je n'étais plus le même qu'avant. L'alcool, de toute façon, me réussit mal. Voilà, M'sieur le docteur, vous voyez bien que je ne suis pas fou...

Alors le docteur empoigne son téléphone et demande au central :

— Appelez-moi Busigny, la poste !

Et arrive ce que je n'espérais plus : ma Liberté !

— Tu vas sortir, gamin, tu vas sortir ... Mais surtout ...

Inutile, cher docteur.

Inutile de me dire que je ne dois plus boire : je le sais tout aussi bien que toi. Et je sais aussi ce que tu es entrain d'écrire sur ta feuille.

Tu écris : « Petit immature, normalisation thymique. »

Et je rirai dehors.  
Oui, je rirai.

## EPILOGUE

Ma mère s'est trompée. Dans sa hâte, elle a emporté un pantalon de Vautrin, croyant que c'était le mien. Mais cela ne fait rien : l'essentiel c'est qu'elle soit venue me rechercher.

Je lui ai donné la main, tant pis si ça fait drôle.

— Devine un peu la nouvelle, me dit-elle.

Aussitôt j'ai pensé à l'école. Que je n'y remettrais plus les pieds. Qu'on m'avait trouvé un travail. Bref, à tout sauf à cela. Et l'on a marché dans les couloirs de l'hôpital, jusqu'à ce banc où il était assis. Cela m'a fait un choc. J'ai même su alors que plus jamais je ne mourrais. J'ai crié :

— Freddy !

Freddy porte un grand manteau gris. Il a l'air pauvre, oh si pauvre... Mais je me moque bien de tout ce qui s'est passé : ce qu'on lui a fait voir en Algérie ou bien ailleurs. Simplement, je me suis jeté dans ses bras.

Freddy me serre très fort contre son cœur. Maman pleure. Et, l'espace d'un éclair, je réalise.

Là-haut, il y a les fous : les uns, comme moi, qu'on comprendra peut-être un jour ; les autres qu'on ne comprendra jamais.

Parce qu'il n'y a rien à comprendre en ce triste monde.

*Boris Dindin*

*17 ans*